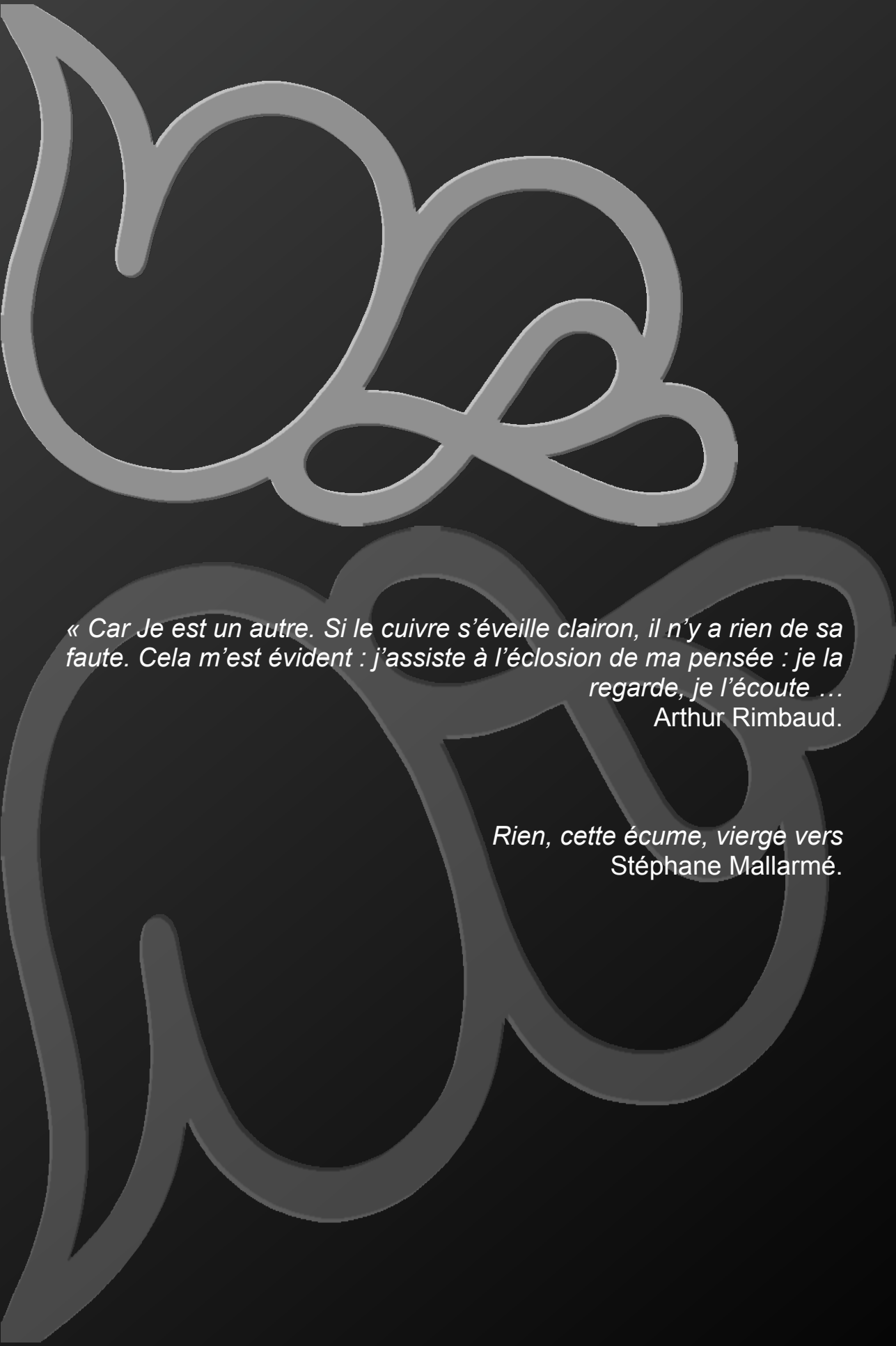


DOMINIQUE PETITJEAN




Le chemin de la page





*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa
faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la
regarde, je l'écoute ...
Arthur Rimbaud.*


*Rien, cette écume, vierge vers
Stéphane Mallarmé.*



“RIEN”, depuis cette réminiscence par laquelle le hasard de ce qui suit commence ne serait sans la page blanche qui assigne mon “Je” à être cet “Autre”, marionnette d'un langage dont la justesse des rouages articule la pensée de passage que mon esprit débile resterait dans la marge immobile sans le vide attracteur de la page.

Assis au bord de moi-même pour affronter la blancheur de la page qui ne change au point que l'effort d'attention de ma vision n'y décèle aucune ligne d'horizon, le temps que les rimes chantantes d'un poème qui enchaînent à la bonne cadence les phonèmes dont le son entendu reste le même alors que le sens évolue quand les mots sont lus, prennent sous ma main la mesure du vide que leur absence prolongée déverse en mon sein.

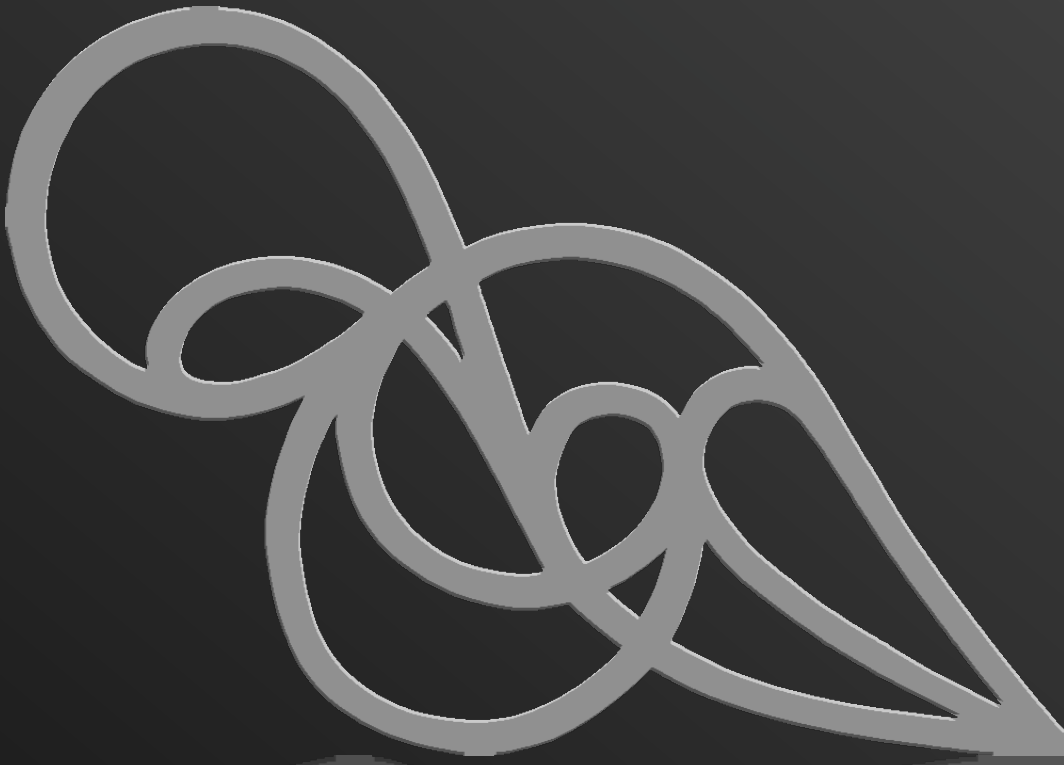
QUITTE à plagier le prince des poètes qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète obscure et pure à mesure des lectures, le premier jet délivre bien souvent un sésame à la phrase abstraite qui restitue la persistance de cette épreuve que j'avance : que lorsque mes yeux cherchent à isoler un point blanc sur la page immaculée le vide qui s'installe dans ma tête de s'agrandir ne s'arrête.



ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit jusqu'à la crainte que les mots de mon délire ne puissent plus le circonscrire, si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir l'ambiguïté de mon désir dans des poèmes égrillards, du vide infini de la page blanche qui m'aspire dans les profondeurs de son nulle part, en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence de la pensée absente qui s'éternise sur l'écritoire, j'assimile l'hébétude de mon esprit à la blancheur de la page que le temps insécable n'altère dans son passage, si bien que me vient l'espoir, en transcrivant la perpétuation de cette vision, de traverser sans m'égarer dans les raturages les années qui s'empilent dans un tiroir avec leur quatre saisons.


ALORS que remonte à la surface de la page blanche la mémoire effacée d'un passé refoulé ma plume de poète s'entête à ce que se déversent dans la fêlure qui me traverse les souvenirs absents de ma mémoire dans le flot d'encre noire d'une histoire, mais comme ma plume buissonne au gré des rimes qui chantonnent quand les poignées de mots jetés s'adonnent à retrouver l'oubli qui ne s'efface dans les méandres de la trace qui se déploie dans l'espace, elle ne peut-être dissociée du vide des pages vierges qui m'attend.



SOIT je m'épuise à attendre la survenance d'un point de repère dans la blancheur ouatée de la page dans laquelle l'attention de mon esprit se perd, soit ma main s'aventure à retranscrire dans l'écriture le bourdonnement de l'hébétude qui s'installe dans ma tête quand le vide blanc de la page qui s'impose à ma vue, sur les moutures biffées de la strophe décousue, prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche dans la nuit blanche, la muse s'amuse à ce que l'être désespéré qui plonge sa plume manquant d'usage dans le vide de la page qui engloutit les autres vies que jamais il ne saisit, trouve une réponse élégante à la nécessité de son geste.

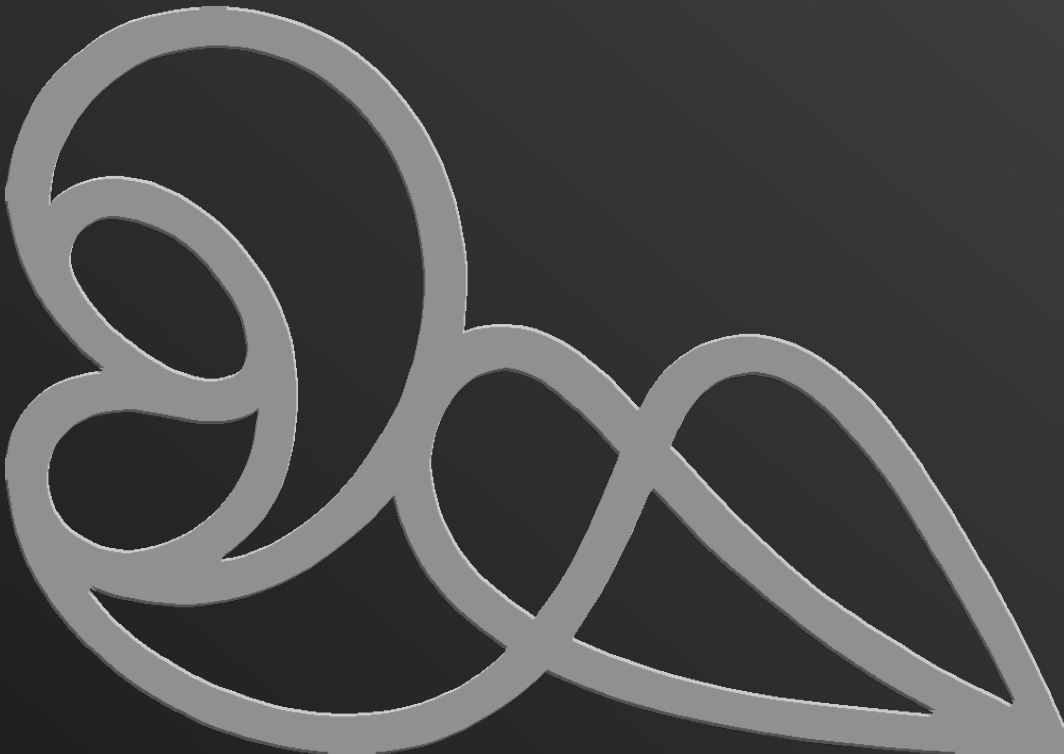
JE remanie une énième fois la mouture tarabiscotée de la strophe raboutée qui attestera l'obstination de mon geste à reproduire avec justesse ce moment où la blancheur de la page devient, avec les rimes monodiques de mon labeur comme le peintre qui l'obtient en mélangeant la palette des couleurs, le miroir d'un non-savoir qui encourage le poète à y retrouver, à toute heure, son vide intérieur.



MES pensées m'apparaissent-elles à mesure que les strophes acquièrent une forme qui dit le vrai si elle est belle ? Aussi je cisèle cette dernière qui se présente pour imaginer le silence échangé avec ma page blanche sans que ne m'en disent davantage les rouages du langage comme lorsque dans mon enfance, je recopiais cent fois la pénitence et que mon esprit hébété entraînait en résonance avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque sur la page dont l'aire vierge me convoque aux heures où mon labeur est d'attendre qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre, ma main se ressouvient des devoirs et des examens auxquels je répondais faussement en quelques lignes, poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice et que mon esprit ne puisse se raccrocher, le premier surpris, à la pirouette d'une idiotie.


RÉUSSIR à désancrer mes yeux de leur plongeon silencieux dans la blancheur immaculée d'une page et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage aussi cohérent que plaisant, la poursuite dans le vide infini de la pensée absente de mon esprit vu que le geste désespéré de ma main, de soumettre au dicta des rimes le silence de l'insuffisance qui m'opprime, s'arrête là.



Si ce poème s'impose sur le papier, c'est moins pour détacher mon hébétude de la blancheur indifférenciée de la page que pour pointer la véritable nature de ce vide intérieur que ma plume déplace en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie qu'une fois la strophe réussie je souligne les rimes qui sonnent dans un charabia qui déraisonne jusqu'à ce que, dans une tournure habile, devienne facile l'entrée en résonance de mon insuffisance avec le vide blanc de la page affronté dans le silence et que mon esprit, rassuré de retrouver dans une image transparente la persistance de la pensée absente, ne replonge dans la nuit de l'espace infini silencieusement tombée sur des épaules voutées.

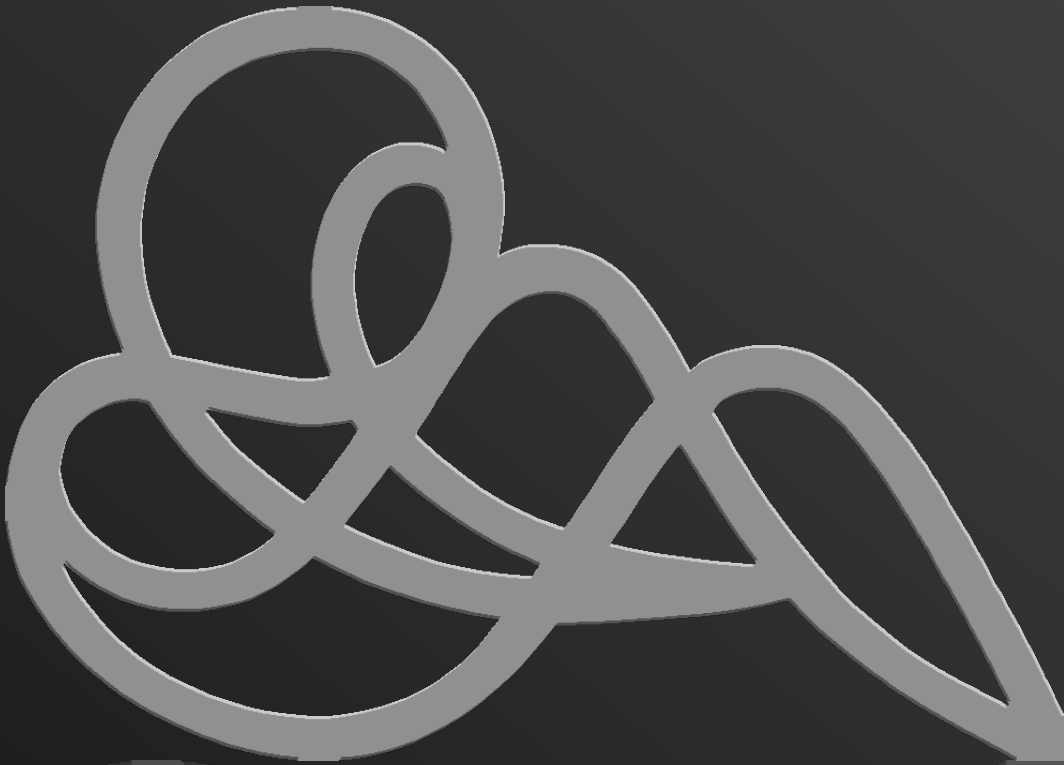
COMME la basse continue du bourdon prolonge le silence posé au début de la partition la vacuité de mon être se dilue dans la grisaille des lettres aux heures du jour où, entre les retours des plages de silence d'une perpétuelle insuffisance, se trame cette évidence que, sans l'aire vierge illimitée des pages où des strophes savantes émergent des raturages, mes yeux ne verraient dans le vide blanc le lieu où advient le merveilleux comme dans celui noir des cieux.



LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot qui rattrapent la dérive de mes yeux à la recherche d'un point d'ancrage dans la blancheur étale de la page ne rapportent de l'expérience de cette errance qu'un aspect trompeur car perdue sur l'espace infini des pages encore vierge de mon verbiage le silence n'ont encore cerné par les tournures ciselées des pensées élaborées qui dissocient le vide questionné de celui de mon esprit vainqueur sous un aspect trompeur.

D'ALLER quérir le vide créateur en haut à gauche de la page blanche suivante, permet à mon geste de gribouilleur d'y brasser les mots de mon labeur, et comme du silence persistant du charabia obtus qui prive mes yeux de la musique des rimes avant qu'elles ne soient lues, mon insistance soutire un minimum de sens, c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroît que dans une variation imprévue se déploie mon écoute du temps qui passe avec les mots que je n'entends pas.

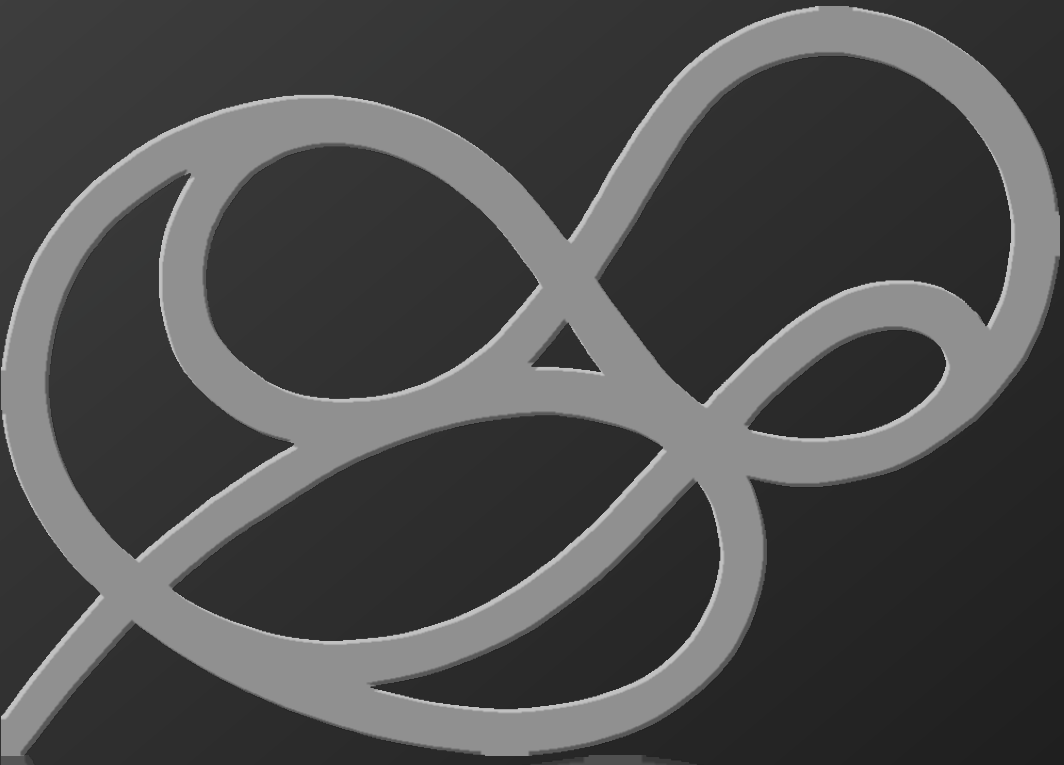
Si, articulés par les rouages du langage, des emboitements de rimes plates ne restituait sur le verso de la page, dans une image dont la ressemblance flatte, la blancheur immaculée de son recto, la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir, la transposition achevée de la page tournée reflétant fidèlement la page blanche à venir, le vide infini sans jamais en sortir.



PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur de la blancheur immaculée de sa page, je remise dans un tiroir les strophes dont je ne saisis la subtilité tant que leur tournure ne soit ciselée et dont les plus ostentatoires, rassemblées dans un grimoire, souligneront l'effort de mon esprit à déjouer une hébétude qui se complait à se fondre, depuis le plus jeune âge, dans la blancheur des pages, mais si la paresse de la vieillesse ne menait à l'écrit de détresse en trouverais-je aujourd'hui le courage ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige à me séparer d'une phrase heureuse, dois-je pour autant offrir une image trompeuse de mon esprit qui oublie, leurré par le martelage de mes doigts qui insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix aux mots qui s'agencent en ricochant sur le silence du temps qui passe sans qu'aucune pensée je ne pense, que le poids de son hébétude ne varie dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

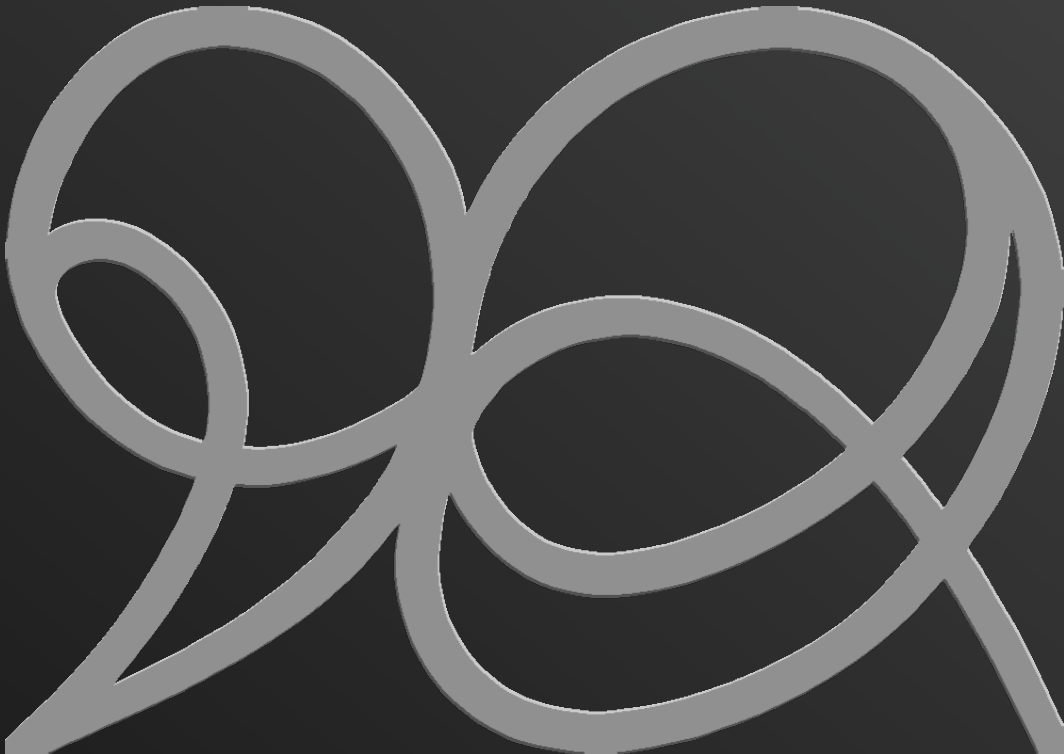
JE suis cet insensé qui, faute de posséder une histoire à raconter autre que cette gageure de restituer avec un poème brodé avec des rimes démodées l'inanité de sa pensée, embrasse l'envers hébété de sa face sur des pages vierges de trace après s'être approché du silence impénétrable que son miroir lui tend.



COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence depuis l'angle mort de ma présence, ma page blanche me renvoie le silence que mon esprit ne franchit avant que ne se déploie la trace de mon être qui s'efface dans le vide de l'espace car quand, dans un effort tenace je pense, c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi pour que l'ascèse du poème se déploie je ne sais plus, privé de l'aire illimitée des pages immaculées où mes yeux sont à l'écoute de la voix modulée par mes doigts, ni quoi faire ni, surtout, où aller.


EN dehors de soutirer de la page blanche sacrifiée le vide qu'en moi j'y vois ma plume n'y récolte rien qui puisse contrebalancer l'histoire de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire, si bien que les extravagances qu'elle avance au petit bonheur la chance s'avèrent être incapables d'être infidèles au vide de la page blanche qui m'inspire quand les mots du silence qui remonte de mon enfance m'échappent et me privent des rimes rebelles qui musiquent les ritournelles sans lesquelles chacun de mes âges ne connaîtrait son délire.



LES feuilles de papier raturées, déchirées, brûlées de ne pas y retrouver l'attraction créatrice du vide dessous la transparence d'une pensée limpide, ne découragent mes doigts d'affronter le silence de ma page planche qui, du fait de sa persistance, est devenu ce que je pense, et comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise, mon ouvrage repose sur cette roublardise.

DE nécessaire, la page blanche étant devenue salutaire au cheminement de mon esprit qui se réjouit quand le déversement d'une prose aventureuse canalisé par la rime rigoureuse réussit sous mes yeux, dans un tour de main astucieux, à ce que réapparaisse le vide blanc de la page dans une image dépourvue de relief, mais comme le temps de cette illusion est bref la pensée qui s'évanouit se ressaisit de mon esprit dès lors que le vide inexploré à l'infini ne varie.

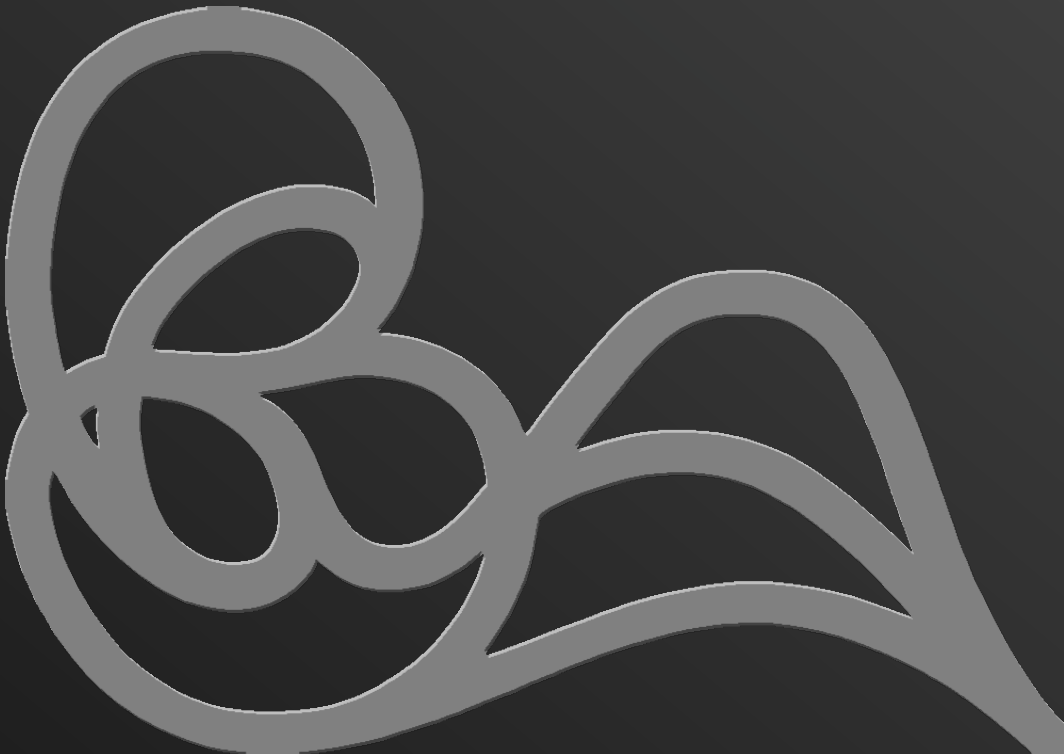
SANS le vide de la page blanche qui s'impose pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots puisque n'étant scandées par mes lèvres closes mais par l'écoute des rimes qui enchantent les étapes de la trace par où passe l'effort de mon esprit qui ne se lasse d'entendre le poids du silence s'égrener dans un chapelet de pensées dont l'absence de sens ressassé avec insistance est confirmée par la justesse du son comme pour une chanson.



SANS avoir été cet enfant qui s'attardait dans le silence qui le rattrapait après chaque rime désuète qu'il alignait et qui, tant qu'une pensée farfelue ne ressortait d'un brassage de bribes décousues, déjà oubliait d'être, réussirais-je, en moulinant comme une crécelle le vide obsédant de ma ritournelle, à enchaîner sur des pages blanches les litanies d'un rituel qui ramènent mon esprit à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnais, avant de l'entreprendre, la tournure de la phrase qui bouclera sur la pensée obtenue en écoutant sa venue, je me désencombre de l'idée reçue que le vide de la page nue ne peut être perçu sans avoir été préalablement conçu, car ce n'est que lorsque ma plume rebelle sculpte une forme nouvelle à une absence de contenu qu'elle atteint son but.

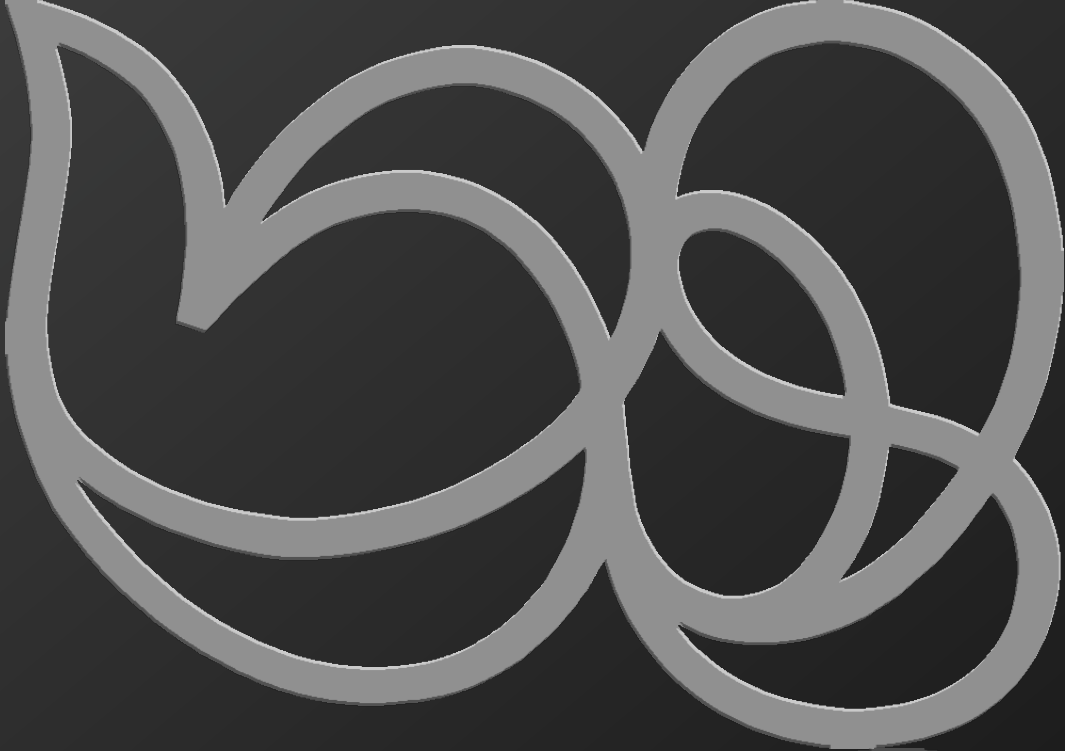
NE sachant quel vide de la page blanche ou de moi-même s'ajoutera à mon poème j'attends, et dès lors que les ratures ne censurent les strophes aux tournures de belle allure qui veillent à ce que ne soit rattrapé par la paresse l'effort de brandir sa détresse, que des rimes diligentes enchantent une prose indigente qui, tant que sur la page elle le reste, dans le même état me laisse.



AYANT acté que, poétaillon privé d'une rame de papier, mon hébétude ne serait enjambée par des pensées je ponctue, la plume à la main, sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien une entêtante prosodie qui me poursuit quand le point final de la strophe bancale est repoussé au lendemain par la monotonie et le manque d'entrain qui s'allient pour que le silence au travers duquel je pense se condense au point de ressurgir dans un nouveau délire.

PARTIS d'une plage de silence en quête de sens l'écoute de mes yeux dérive dans le flot des mots sonores qui m'arrivent car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois de la rime d'autrefois que s'entrevoit la cohérence qui se déploie et que mon esprit, pris par son effort d'aller à la rencontre d'une pensée, ne s'écarte de la trace où se prolonge l'inachevé dans le vide d'une surface si bien que, de pages sillonnées en pages biffées, se sont mes doigts qui baladent ma voix.


COMME c'est la dextérité de mes doigts qui supplée l'incapacité de mon esprit à intuer la pensée dont le contenu ne soit déjà formulé, aussi longtemps ne soit parcouru avec la fluidité de la voix la strophe qui ouvre une voie dans le vide illimité des pages blanches affrontées, la persistance du silence d'une perpétuelle ignorance chapeaute mon effort d'acquérir une pensée qu'une fois le chaos de mots structuré.



AUJOURD'HUI que les balbutiements de ma voix sont débroussaillés par mes doigts, sur des feuilles de papier s'accumulent des formules qui spéculent sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage, pour autant qu'aux pelletées de mots déversés y soient mêlées les rimes audacieuses des strophes prétentieuses qui, en tournant en rond sans fin dans le vide, acquièrent le mouvement qui les valide.

POUR un mot de travers je m'attaque à la phrase tordue qui me cherche car tant que le geste de réécrire l'emporte sur les déceptions de relire les tentatives de ficeler, avec les mots de son bagage, les pensées qui ne cessent de tourner autour de l'histoire d'une mémoire effacée dont mon esprit ne se sépare que pour laisser sa place à la nuit noire, ma page blanche restera, faute de mieux, quotidiennement sous mes yeux.


POÈTE constamment mis en échec par la difficulté de la lettre je me réjouis néanmoins, l'esprit empêtré dans les boursouflures d'une écriture que je triture, d'affronter dans cette entreprise le vide des pages blanches que, ni le savoir spéculé, ni la bêtise avérée, n'épuise.



APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace, c'est dans le vide blanc des pages que mon geste s'aventure à prolonger une écriture qui resterait obscure si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis sur laquelle, page après page, s'appuie mon esprit dès lors que ne se clarifie le cours de mon histoire dans la chambre noire de ma mémoire mais dans l'enrubannage de mon ignorance avec le fil brodé d'un vide de sens.

CE poème laborieux qui ne réclame, ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne la phrase brouillonne, ni celle des titres en belles pages des pauses dans une interminable prose, mais l'aire vierge de la feuille de papier, où se prolonge la trace par où l'incomplétude de mon esprit repasse pour s'enquérir du contenu imprévu de la strophe qui ne serait advenue si le vide blanc des pages n'était dans l'attente d'arraisonner une pensée mouvante.

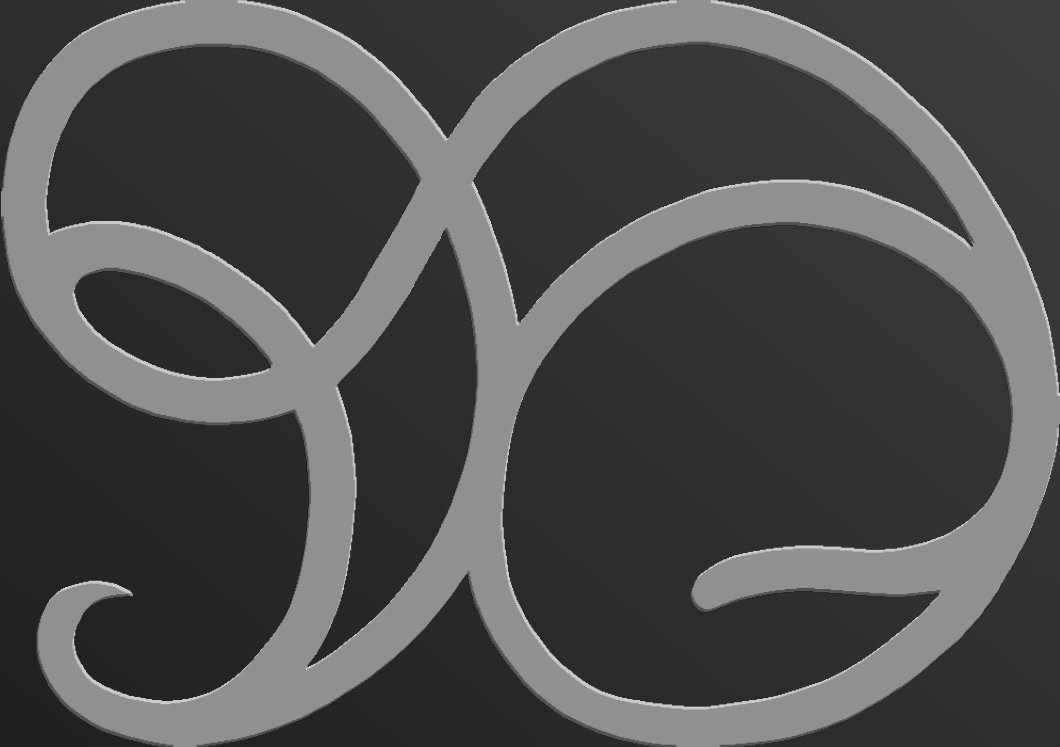
LA pensée évanescence qui plane sur l'aire vierge de la page nécessaire au rassemblement des mots de mille manières, se profile à mesure que l'écoute de mes yeux fredonne les rimes qui sonnent dans une strophe qui m'étonne pour autant que les raturages n'épuisent les mots usés de mon bagage et ne replongent mon esprit balourd dessous le flot aventureux du langage où se fraie la jouissance d'une existence à ne pas articuler la pensée qu'encore je ne pense.



LOIN des ouvrages où se bousculent les représentations du monde que certains conçoivent pour mieux le parcourir, je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages pour approfondir, au terme de nombreux passages, le vide créateur des énoncés qui le fondent, et comme sous mes doigts de rimailleur les ratures abondent, ne peut-être quantifié l'espace vierge requis pour que, le temps d'une seconde, brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème d'intégrer le vide attracteur de la page blanche dans l'avènement du poème se retrouve inversé le flux de mes pensées sur de toujours plus de surface vierge et lisse qui incite à ce que des formules savantes s'y tissent à mesure que la rime exigeante module dans des tournures chantantes les phonèmes des mots confusément déversés par mon esprit qui, sans le travail de mes doigts, ne soutirerait du vide une voix.

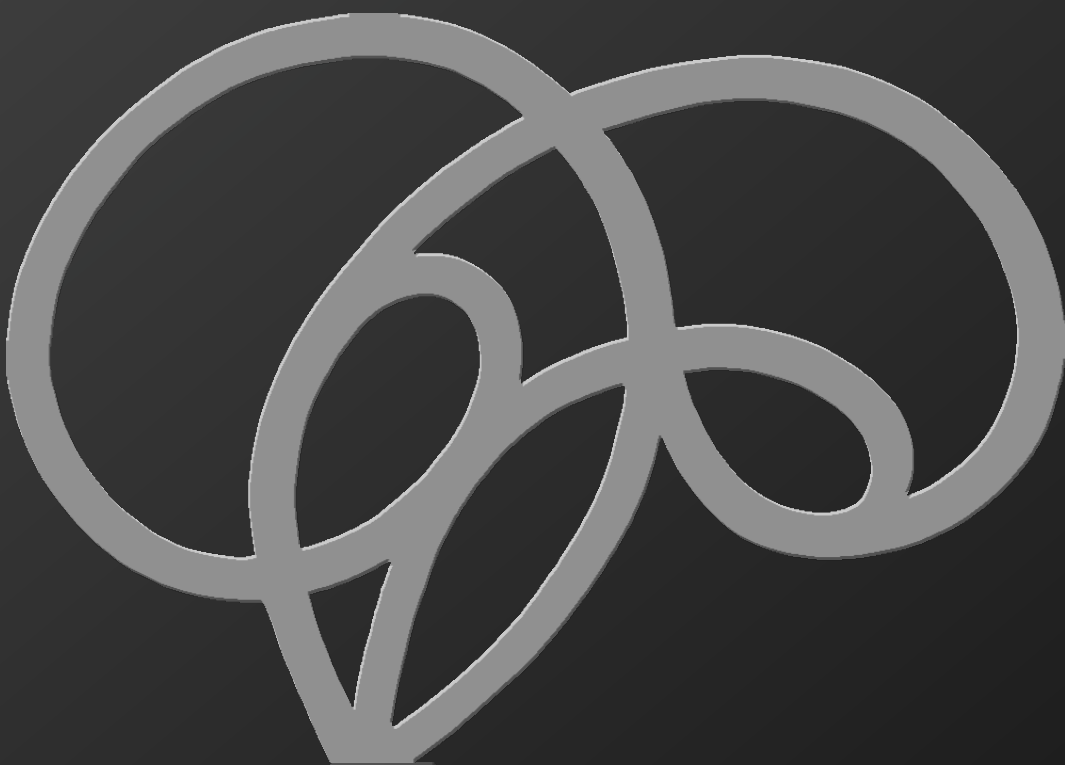
COMME mes arguties sur le vide créateur de la page blanche varient à mesure que l'écoute insatisfaite de mes yeux les modifie dois-je en conclure, plumitif d'une culture où la vie de l'esprit est régie par l'écriture, que l'espace vierge des pages contribue, en ne limitant le polissage du poème, à ce que le signifié des phonèmes s'agence sous nos yeux en un corpus mélodieux, comme le merveilleux scelle le mystère des cieux.



CONVAINCU que plus la forme est concise plus grande est la surprise que les yeux lisent, je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse de la strophe boiteuse pour en soutirer cette évidence que sans l'aire vierge des pages ne se ferait le polissage de mon verbiage et que les pensées fluides sur la nécessité du vide resteraient confuses sur ma langue et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile de l'amphore tourne, sous les doigts du potier, autour du vide qui la fait naître pour contenir dans un galbe épuré le parfum suranné de l'élixir évaporé, chaque nouvelle strophe reprend sur le papier le contenu de la précédente pour que le "rien" que le poète démuni s'épuise à distiller dans des pensées alambiquées dont la forme ne repose sur aucun fond puisque sous ma main de plaisantin le déversement de ce verbiage sur l'attraction du vide blanc des pages ne rime à rien.


POÈTE grâce aux verres grossissants de mes lunettes, me laisserais-je quotidiennement aspirer par le vide attracteur d'une page blanche si mon corps n'acceptait, pour une vie de l'esprit, de se désincarner dans l'écrit.



ET si, de répondre à l'appel du vide créateur que génère en moi une page blanche, la singularité de ma pensée ne résultait pas ? Abandonné à ce désarroi le plus sage ne serait-il pas, en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli, de renoncer à la tyrannie de cette poésie qui, tant que dans la strophe qui séduit ne s'entend la mélodie de la lyre qui vous ravit, n'expose le motif de cette lubie de toucher avec ses doigts le miracle ou la rime sur la page ranime la mémoire effacée d'une vie passée sous silence dans l'écrit.

Je ne cherche plus à être le poète pour qui sa pensée ardue, sans le support d'une page blanche, resterait tue, puisque la trace d'aucun écart entre l'image que je vois et le vide en moi ne se déploie pour que, dans la vie, tu ne sois pas, bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que la page en attente d'une pensée redondante sur le vide créateur de mon labeur reste blanche.



Les droits de l'auteur sont réservés sur le poème :
"Le chemin de la page"
et les dix-neuf Naïades dessinées (pleine page) au crayon de
couleur sur des feuilles de papier : 21 x 29,7 cm.

La mise en page est de l'auteur.

Poème relu et modifié le vendredi 21 février 2025